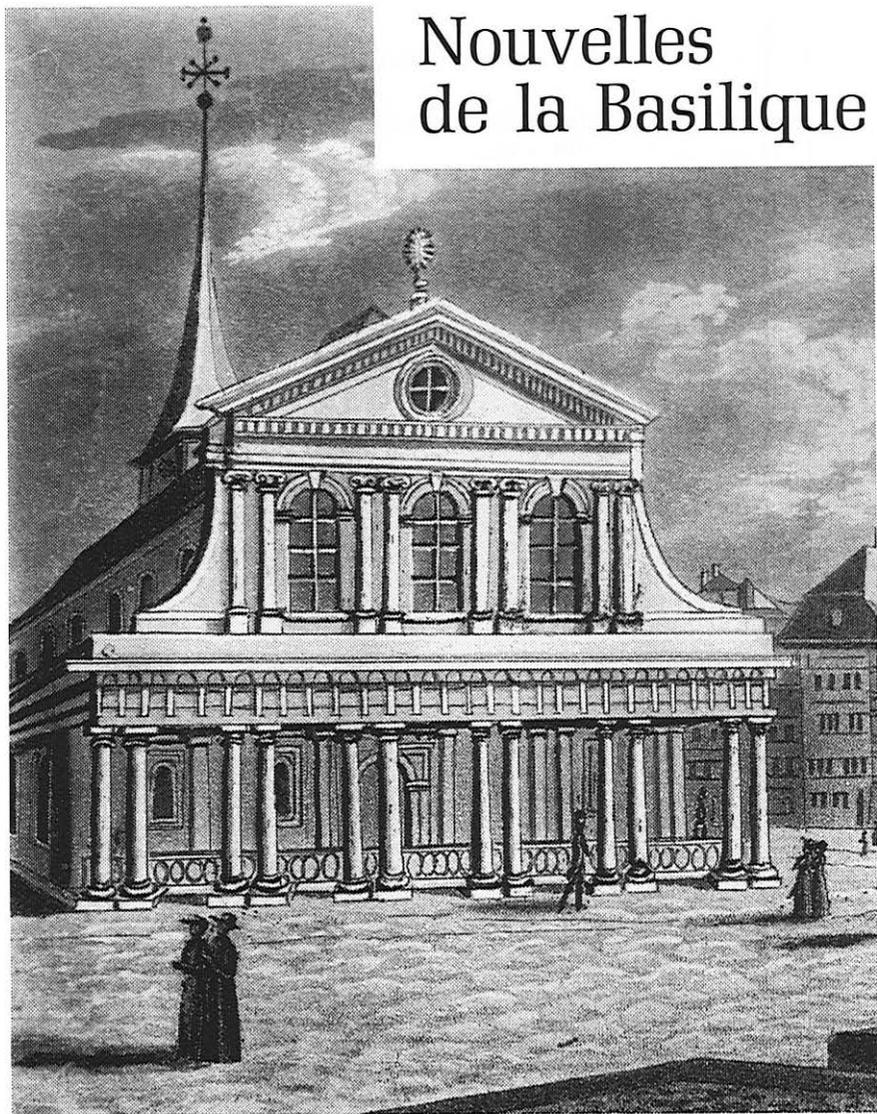


NOTRE-DAME DE FRIBOURG

N° 3 mars 1993

Nouvelles de la Basilique



Devis estimatif de la restauration du 27 juillet 1992

Total des travaux
(selon devis général du 18 mars 1992) Fr. 12 830 000.-

Première étape: Façade principale et porche (selon devis du 27 juillet 1992)

1. <i>Travaux préparatoires</i> (dont Fr. 93 000.- pour les relevés)	Fr. 127 000.-
2. <i>Bâtiment</i>	
Installation du chantier	Fr. 53 000.-
Assainissement des fondations	Fr. 28 000.-
Maçonnerie	Fr. 14 000.-
Charpente	Fr. 26 000.-
Pierre naturelle	Fr. 1 540 000.-
Menuiserie	Fr. 24 000.-
Vitrerie	Fr. 17 000.-
Serrurerie (vitraux, etc.)	Fr. 36 000.-
Ferblanterie	Fr. 24 000.-
Couverture et protection contre la foudre	Fr. 8 000.-
Plâtrerie (porche)	Fr. 19 000.-
Peinture extérieure et intérieure	Fr. 10 000.-
Restauration d'art	Fr. 7 000.-
Evacuation des déchets, nettoyage, etc.	Fr. 7 000.-
Divers	Fr. 18 000.-
Imprévus	Fr. 124 000.-
Frais secondaires (assurances, autorisations, taxes, préparation du dossier)	Fr. 130 000.-
Honoraires des architectes (selon Tarif coût SIA)	Fr. 515 000.-
	Fr. 2 600 000.-*
*dont versé à ce jour	Fr. 127 000.-

Le dix-neuvième siècle mouvementé

Dans notre dernier bulletin d'informations, nous avons déjà signalé qu'après la grande restauration de 1795–87, l'église de Notre-Dame ne connut guère une période de tranquillité, mais passa presque tout un siècle de crises successives qui risquaient, à plusieurs reprises, d'amener sa démolition. Diverses raisons avaient causé ce développement dangereux de la situation.

Des idées nouvelles n'avaient pas seulement provoqué la révolution en France, mais également des modifications profondes dans le reste de l'Europe. Ainsi par exemple les corporations avaient perdu peu à peu leur rôle important dans la vie publique; les unes avaient été dissoutes, les autres transformées en de simples groupements de rencontres amicales. De même, le prestige des familles patriciennes, qui avaient pratiquement la haute main sur le sort de la ville depuis sa fondation, avait considérablement baissé. Le temps de la Restauration qui tendait à rétablir la situation préalable, fut trop court pour empêcher la marche des choses.

De ce fait, l'église se voyait de plus en plus privée d'un précieux soutien qui avait garanti pendant des siècles son existence. Ce qui restait des milieux responsables de cette aide manquait d'intérêt ou de moyens financiers pour continuer à remplir cette obligation. Peut-être la réduction du nombre d'autels de douze à trois lors de la restauration de 1785–87, qui leur avait enlevé les autels de leurs patrons et de leurs saints préférés, avait-elle aussi contribué à engendrer cette indifférence.

Ainsi donc, l'hôpital se trouva finalement seul à porter la responsabilité de l'église. Mais ayant transféré son siège déjà en 1680 en le dotant d'une belle chapelle, il jugea inadmissible d'être tenu à assumer l'entretien d'un sanctuaire qui n'avait plus d'importance pour le ministère auprès de ses malades et essaya de se débarrasser de cette charge.

Déjà en vue des travaux urgents et coûteux, il s'était prononcé en 1755, et surtout en 1784 pour la démolition de l'église. Le legs généreux du conseiller Antoine von der Weid qui permit de réaliser aussi bien sa restauration que sa transformation partielle, le fit alors renoncer momentanément à cette proposition (cf. bulletin N° 2, p. 5).

Mais bientôt l'idée de la démolition surgit de nouveau. Les travaux de 1785–87 avaient été mal exécutés. Le stad-major Joseph-Emmanuel de Mail-lardoz qui, en tant qu'exécuteur du testament susmentionné, s'était vu confier la direction de ces travaux, était vivement critiqué pour avoir manqué gravement à son devoir de contrôle.

Déjà en 1801, la plaque de plomb qui recouvrait le frontispice de la porte était entièrement trouée et dégradée. L'hôpital autorisa une réparation en fer-blanc. Mais la situation ne cessait de s'aggraver. Le 15 janvier 1804 une commission demanda au conseil la fermeture provisoire de l'église parce que

la corniche intérieure risquait de tomber. Sur le conseil de quelques architectes qui avaient examiné le problème, l'évêque Mgr Guisolan fit placer quelques appuis et autorisa de nouveau la célébration d'offices.

Le 2 février 1804, un rapport présenté par MM. Hartmann et de Praroman fit savoir aux autorités que la direction de l'hôpital ne s'estimait point responsable de la mauvaise exécution des travaux de 1785 et refusait d'assumer les frais de réparation qui en résultaient. Vu la caducité de l'église et sa position intermédiaire entre celle de Saint-Nicolas et celle des Cordeliers, on devait, à son avis, proposer à l'évêque sa démolition pure et simple et éviter ainsi à l'hôpital les frais énormes d'une nouvelle restauration. Le clergé et les Fondations de l'église démolie pourraient être transférés à la chapelle de Notre-Dame de Bon-Secours à la Neuveville qui deviendrait alors le nouveau centre du culte marial de Fribourg.

Mais aussi bien l'évêque que le gouvernement refusèrent d'entrer en matière. Dans une lettre adressée au Département de l'Intérieur, Mgr Guisolan souligna au contraire que les frais de réparation de l'église de Notre-Dame étaient depuis toujours à la charge de l'hôpital, et que le clergé de ladite église avait toujours assuré d'une manière régulière la messe à l'hôpital.

De son côté, le gouvernement s'appuya sur un arrêté du Directoire helvétique, datant de quelques années, selon lequel l'église de Notre-Dame, en tant qu'église la plus ancienne de Fribourg et la seule dédiée à la Sainte Vierge, devait subsister... décision d'autant plus digne d'attention qu'elle fut prise durant une période troublée et hostile à l'Eglise (Révolution française et ses suites mouvementées) par un directoire composé presque exclusivement de membres protestants. Par conséquent, le Petit-Conseil obligea l'hôpital à assumer également les frais de la nouvelle restauration.

Conformément à cet ordre, on refit encore en 1804 l'entablement monumental de la nef, en le transformant en même temps. En 1808 Mgr Guisolan signala de nouveau la nécessité de certaines réparations. Le 3 juin de la même année, le Petit-Conseil ordonna alors à l'hôpital de les faire exécuter sans tarder.

Mais l'hôpital revint sur sa proposition de 1804 en présentant les mêmes arguments qu'il avait avancés à ce moment. Mais à son tour, le Conseil refusa une deuxième fois son consentement en 1810 et intima à l'hôpital de satisfaire enfin aux lettres monitoires de l'évêque et d'exécuter l'ordre qui lui avait été notifié en vertu de la décision du 3 juin 1808 pour remettre l'église dans un état que la sécurité et la décence dans ce lieu saint commandaient.

Le cimetière qui longeait le collatéral nord de l'église fut fermé en 1816 et supprimé en 1838. En 1842-43 on procéda également, lors d'une réparation du clocher, à une transformation malheureuse en remplaçant la flèche élancée par une coupolette disgracieuse. (Pour l'histoire du clocher, cf. l'exposé de M. le Professeur A. Schmid dans le N° 2 de notre bulletin d'informations.)

En 1852, l'église traversa la crise la plus grave de son histoire. De nouvelles réfections, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, notamment à la façade qui risquait de s'écrouler, se révélèrent indispensables. La direction de l'hôpital y vit une occasion d'insister, une fois de plus, sur la nécessité de démolir l'église. Les arguments furent identiques à ceux qu'on connaissait depuis longtemps. Cette fois, ils étaient cependant repris par quelques partisans avides de changements à tout prix et surtout opposés au culte marial. Mais le procédé de ces gens était si maladroit qu'il déclencha une véritable vague de protestations parmi la population qui décida à une immense majorité et par acclamations le maintien de l'église. Alors qu'en 1784 c'était le magnifique legs d'un patricien qui la sauva, c'était la grandeur d'âme de quelques citoyens courageux qui la préserva cette fois de la disparition. Ces hommes s'engagèrent à répondre des frais de restauration et réussirent, en commun avec le clergé de Notre-Dame, à réunir en peu de temps la somme nécessaire pour réaliser leur plan. En 1853-54, aussi bien l'intérieur que l'extérieur – notamment la façade, dont la partie supérieure fut rebâtie – connurent les réfections indispensables.

Le 16 février 1876, l'évêque, les chanoines de Saint-Nicolas, le clergé de Notre-Dame, le Conseil communal et l'hôpital conclurent une convention prévoyant entre autres la démolition de Notre-Dame, dans le terme de sept ans, et l'érection d'une église paroissiale dans le quartier des Places. Le 17 août 1879, l'évêque, Mgr Marilley, demanda toutefois la résiliation de la clause concernant Notre-Dame, parce que sa démolition pure et simple déplairait à la population non seulement de la ville, mais de tout le canton. Indépendamment des sentiments religieux, cet antique sanctuaire conserverait pour bien des personnes de touchants souvenirs (les corporations et les familles possédant un autel dans cette église avaient aussi le droit d'y enterrer leurs membres). D'autre part, le transfert de l'église de Notre-Dame, envisagé déjà en 1872, s'avérerait beaucoup trop difficile pour l'opérer réellement. La meilleure solution serait donc de conserver l'église à sa place actuelle.

La démission de Mgr Marilley interrompit les négociations, mais son successeur, Mgr Cosandey, les reprit dans le même esprit que son prédécesseur et le Conseil communal se montra disposé à entrer dans ses vues. La mort de Mgr Cosandey empêcha cependant la conclusion de cette affaire importante.

Mgr Mermillod (nommé plus tard cardinal), successeur de Mgr Cosandey, à peine élevé au siège épiscopal, eut à cœur de mener à bonne fin les tractations. En vertu d'une convention du 11 février de 1884, la direction de l'hôpital abandonna tous ses droits sur l'église de Notre-Dame et tous ses biens (mobilier, ornements, etc.) en faveur de l'évêché. Le Conseil communal, de son côté, consentit à cet accord et reconnut l'évêché comme seul et unique propriétaire de l'église.

En 1895, la question du transfert au quartier des Places fut encore une fois soulevée, mais de nouveau – et cette fois rapidement – écartée. En 1896, à l’occasion du quatrième centenaire de la mort de saint Pierre Canisius qui, en 1581, avait fondé dans cette église la congrégation mariale dans la forme encore valable de nos jours, on voulait donner à son cher sanctuaire de la Sainte Vierge l’aspect digne qu’il méritait.

Mgr P. Späni, recteur

La situation de la basilique au Moyen Age

La façade occidentale avant les transformations des XVIII^e et XIX^e siècles

Dans sa séance du 28 juillet 1992, le Conseil de fondation, se basant sur la documentation récemment constituée, les résultats des analyses du bâtiment et de son mobilier entreprises en 1992, les relevés élaborés en 1989 déjà et l’évaluation des coûts, a décidé d’entreprendre, comme première étape, la restauration de la façade occidentale. Elle constituera pour cette raison le thème principal du troisième cahier de notre Bulletin. La restauration de l’intérieur de l’église, dans un état délabré et, notamment en ce qui concerne le plafond et les coupolettes et la grande nef, noir de fumée et de suie, serait certes hautement désirée, mais la consolidation statique et la restauration de la pierre de taille qui menace ruine ne supportent plus un renvoi à plus tard, même si, faute d’argent, les travaux ne pourront malheureusement débiter dans l’immédiat.

Rappelons-nous à cette occasion une fois de plus que l’église de Notre-Dame est le sanctuaire le plus ancien de la ville. Toutefois, elle était à l’origine située hors les murs de la Vieille-Ville, l’actuel quartier du Bourg, où seule une chapelle se trouvait alors à l’emplacement de la cathédrale. Vers la fin du XIII^e siècle, elle céda sa place à la nouvelle église paroissiale qui, par la suite, est devenue collégiale et finalement, en 1924, cathédrale du diocèse de Lausanne, Genève et Fribourg. Les édifices construits du côté septentrional du Bourg, parmi lesquels nous ne mentionnons ici que l’ancien Hôpital des Bourgeois (sis à peu près à l’emplacement de l’actuelle place des Ormeaux et des Arcades, érigées en 1861–63, qui la longent à l’ouest et au nord) et notre église, étaient liés à la ville par un pont en pierre (appelé pont de la Chapelle). Ce pont menait du Bourg vers l’actuelle rue de Morat, dont le tronçon méridional s’appelle aujourd’hui rue Pierre-Aeby. La liaison actuelle entre la rue

Saint-Nicolas et la rue de Morat, la rue des Cordeliers, fut aménagée en 1849 seulement. Elle est, du point de vue urbanistique, une construction ratée. Elle touche pratiquement les angles sud-ouest de la basilique, de l'église des Cordeliers et de l'hôtel Ratzé (aujourd'hui Musée cantonal d'art et d'histoire) et ampute la partie orientale du Marché-aux-Poissons, l'une des places les plus pittoresques du Vieux-Fribourg. Lors de l'assainissement de la circulation actuellement en cours, il y aura lieu de corriger une fois pour toutes cet état insatisfaisant.

Entre le Bourg et le quartier des Hôpitaux qui se développait en direction septentrionale et occidentale, s'étendait une fosse naturelle relativement profonde, appelée *le Grabou* (all. *Grabensaal*). En 1463 et 1465, cette fosse fut remblayée du côté septentrional. En 1410 déjà, on aménagea le terrain au sud de la nef de l'église avec un pavage en pierre. Nous pouvons en déduire qu'à cette époque – et peut-être même dès le début – une porte d'accès méridionale existait, probablement à la place de la porte actuelle; les portes d'une église ne furent jamais déplacées sans raisons impérieuses. En 1531, on combla aussi la partie méridionale du *Grabou*. Dès lors, le pont était devenu superflu. Entre l'entrée du quartier du Bourg, autrefois fortifiée par une poterne, et la façade méridionale de l'église Notre-Dame, on créa une grande place libre qui servait désormais, de cas en cas aujourd'hui encore, de scène à des événements importants dans la vie urbaine; nous ne citons ici que les processions de la Fête-Dieu et le reposoir accolé à la façade méridionale de notre église, ainsi que le Jeu des Rois, disparu lors de la chute de l'Ancien Régime et ressuscité pour la première fois il y a quelques semaines seulement.

En 1224, lors de la première extension de la ville primitive du côté septentrional qui incorpora le quartier des Hôpitaux, l'église Notre-Dame a été intégrée *intra-muros*. La deuxième enceinte s'étendait de l'est vers l'ouest entre celle-ci et l'église des Cordeliers qui n'existait évidemment pas encore; elle passait à travers l'emplacement de l'actuel garage du Bourg. Entre le rempart et le collatéral nord de l'église se trouvait un petit cimetière, supprimé en 1838 seulement. Le niveau de la place Notre-Dame était d'ailleurs plus haut que le sol à l'intérieur de l'église, ce qui nécessita son surélévation par un remblayage. Malgré cela, on descend aujourd'hui encore par quatre marches de la rue des Cordeliers au niveau du porche. Dans l'église même, on entreprit au Moyen Age tardif plusieurs travaux, dont – en raison de la grande transformation de 1785 à 1787 – rien n'est parvenu jusqu'à nous. Au cours de la première moitié du XVII^e siècle, on procéda aussi à certaines modifications à l'extérieur, dont le relevé de 1772 du géomètre Ignace Schueler, souvent cité et auquel nous devons surtout notre connaissance de l'état de l'église avant les travaux entrepris trois années après, nous livre certaines informations précieuses. Le portail occidental que nous trouvons sur son plan, conservé aujourd'hui aux Archives de l'Etat, est de toute évidence la porte

primitive: un portail cintré avec embrasures à ressauts successifs rectangulaires, les angles rentrants ornés de colonnettes, le tout donc de style roman. Nous retrouvons ce portail sur la grande vue générale de la ville, de la main de Grégoire Sickinger (1582), où il est couvert d'un toit en appenti. Au-dessus, Sickinger nous montre une grande fenêtre circulaire. Depuis le XVII^e siècle, un porche fermé avec une voûte sur croisées, à huit pans, d'expression probablement postgothique, protégeait le portail. Il était accompagné à droite et à gauche d'une sacristie. Les deux n'étaient accessibles que de l'intérieur de l'église. Leurs façades étaient parallèles à la façade de l'église, la liaison avec les bas-côtés et le porche était généreusement arrondie, l'éclairage était assuré pour chacune par deux fenêtres. Nous trouvons une étonnante ressemblance avec cette disposition peu habituelle à l'église de pèlerinage de Werthenstein, dans le canton de Lucerne, construite au début du XVII^e siècle. Même avant que cette église fût remise par le Conseil de Lucerne aux Cordeliers, on y construisit en 1621, de part et d'autre du portail occidental, deux somptueuses chapelles de style postgothique, avec des coupoles très mouvementées de type italien; le plan en montre la moitié d'un octogone et, entre ces deux chapelles, se trouve un porche voûté en berceau, achevé en 1632.

Le lecteur trouvera plus loin un article sur le sort ultérieur de la façade occidentale de la basilique. Nous tenons à remercier son auteur, M. Aloys Luper, licencié ès lettres et collaborateur à l'Inventaire cantonal des biens culturels. Il s'occupe surtout des transformations de 1785-87 et des rapports iconologiques concernant la façade qu'il y a découverts. Nous aurons d'autre part l'occasion de revenir plus tard sur l'église médiévale et les restes qui nous en sont parvenus.

Alfred A. Schmid

La façade de Notre-Dame

En concevant la nouvelle façade de Notre-Dame, l'architecte Joseph-Antoine Berchtold et son frère François-Xavier ont mis un remarquable point d'orgue aux transformations du sanctuaire entreprises en 1785 et dressé un frontispice unique à Fribourg dont l'importance et la signification dépassent largement la simple histoire des styles en architecture.

Exceptionnelle, cette façade l'est déjà par sa typologie. Hormis l'élévation voisine des Cordeliers réalisée quarante ans plus tôt, elle est en effet la seule façade libre – conçue indépendamment du bâtiment tel un écran monumental – érigée selon le modèle post-tridentin à Fribourg. Pour affirmer l'importance du plus ancien sanctuaire de la cité, du seul aussi qui soit placé sous le



Basilique Notre-Dame, façade occidentale. Colonnade du péristyle. Première colonne, angle sud-est. La molasse s'effrite, le noyau du fût devient sableux. Etat en 1992.

vocable de la Vierge, les Berchtold se sont inspirés d'un modèle prestigieux, la façade-écran que Ferdinando Fuga avait dressée de 1741-43 devant la basilique Sainte-Marie-Majeure à Rome. L'architecte italien avait disposé devant la façade médiévale une *loge des Bénédictions* au-dessus d'un portique à cinq axes. Cette composition remplaçait le portique à six doubles colonnes jumelées datant de 1575, motif dont se sont peut-être souvenus les architectes fribourgeois et qu'ils ont combiné avec le thème romain de la loge des Bénédictions. Ce plan était certes ambitieux, mais il matérialisait probablement les liens privilégiés que le clergé avait établi dès 1728 avec Rome, depuis qu'il avait obtenu pour son église l'affiliation à la basilique du Latran.

La réalisation ne fut malheureusement pas à la hauteur du projet, puisque quarante ans plus tard l'ensemble était déjà en si mauvais état que le Père Girard n'a pas hésité à dire dans son *Explication du Plan de Fribourg* que *le fronton tombe en ruine malgré sa jeunesse*. En 1852, une pierre s'en détache et tombe sur la chaussée. Devant l'ampleur des dégâts, le recteur Jean-Baptiste Corminbœuf prend sur lui d'entreprendre aux frais du clergé les réparations nécessaires. Surpris par les devis contradictoires des architectes locaux, il cherche un expert neutre et fait venir de Berne en janvier 1853 l'architecte Ludwig Friedrich Osterrieth qui lui conseille de démolir entièrement le tout puis de le reconstruire à l'identique car, déclare-t-il, *ce serait un meurtre de ne pas conserver ainsi ce beau morceau d'architecture italienne* (sic) *qui est d'un si bon goût*. Le recteur se rangea volontiers à cet avis, sans tenir compte des réticences émises par l'intendant des bâtiments de l'Etat de Fribourg, Joseph-Emmanuel Hochstätter, et par Fidel Leimbacher qui venait juste d'achever la construction de l'église de Belfaux, une des réalisations marquantes de l'architecture néo-classique en Suisse.

Les travaux furent confiés à un jeune entrepreneur de vingt-quatre ans, Claude Winkler, plus connu de nos jours pour avoir construit vis-à-vis le bâtiment des Arcades d'après les plans de Théodore Perroud. A peine chargé de ce qui fut son premier chantier, il s'en alla trouver Osterrieth à Berne qui l'aïda à dresser le plan du nouveau frontispice. En août 1853, on démonta la façade ainsi que le portail méridional. En octobre, le péristyle du frontispice fut reconstruit à l'identique, en réutilisant les fûts monolithes des colonnes, sauf un qu'on dut changer. A l'arrière, la façade proprement dite de l'église fut simplement réparée. Le second registre fut monté l'année suivante d'après les plans de l'architecte Ladislas-Philippe Ottet. Les éléments sculptés – chapiteaux ioniques, consoles et rinceaux – furent fournis par le sculpteur Nicolas Kessler de Tavel. Les travaux durèrent jusqu'à la fin de l'année 1854.

Comme l'avait proposé Osterrieth, on s'est efforcé de maintenir la façade du XVIII^e siècle dans son intégrité tout en remédiant aux vices de construction qui en avaient compromis la solidité. Le portique toscan à cinq axes, *aux 12 colonnes accouplées*, considéré comme l'élément typique de la façade, fut

donc remonté tel quel. On devait aussi respecter la superposition des ordres à l'antique, leitmotiv de l'esthétique néo-classique. Au toscan du péristyle répondait l'ordre ionique au second registre où il fallut pourtant procéder à quelques modifications. Trop lourd pour les colonnes qui le supportaient, trop architecturé et mal amarré, ce niveau avait tendance à basculer vers l'avant, fragilisant toute la construction. Il fallut en modifier la conception tout en préservant l'ordonnance. On substitua donc aux colonnes engagées les doubles pilastres actuels. Le motif de la colonnade superposée fut certes sacrifié, mais on sauvait au moins le rythme de la façade. Le fronton fut quant à lui juste adapté, surhaussé et doté d'une cimaise à riche modénature.

Le parti retenu en 1853, soit la reconstruction du frontispice à l'identique, et intéressant à plus d'un titre. Comme le suggèrent les propos d'Osterrieth, ce fut d'abord un choix esthétique, la volonté de conserver intact un *morceau d'architecture* alors très goûté. Quand l'expert bernois parle d'*architecture italienne*, connaissait-il de surcroît le modèle romain de cette création? Osera-t-on par ailleurs la considérer comme un témoin précoce de conservation d'un monument historique à Fribourg? Quoi qu'il en soit, il faut surtout la replacer dans un contexte politique particulièrement agité, marqué par l'affrontement entre radicaux et conservateurs. En 1785, la nouveauté et le prestige du projet manifestait la volonté du chapitre à retrouver sa place dans la hiérarchie des vieilles institutions cléricales de la cité. En 1853, le maintien de l'église est devenu une affaire d'Etat où s'opposent radicaux au pouvoir et conservateurs. La rénovation de la façade du *palladium de la foi catholique dans notre canton*, pour reprendre une expression d'époque, est d'ailleurs l'une des premières victoires des conservateurs sur la voie de la reconquête du pouvoir, et prend donc une dimension historique inédite. Pour l'histoire de l'architecture enfin, les circonstances font du frontispice de Notre-Dame à la fois une des œuvres représentatives du néo-classicisme à Fribourg et son chant du cygne.

Aloys Lauper

*Conseil de fondation
de la Basilique de Notre-Dame, à Fribourg*

- Président: Raphaël **Barras**, rue des Ecoles 3, 1700 Fribourg
- Vice-président: *Claude **Jorand**, Union de Banques Suisses,
rue Saint-Pierre 1, 1700 Fribourg
- Trésorier: *Leo **Henzen**, route de Chamblieux 25,
1763 Granges-Paccot
- Secrétaire: André **Dougoud**, ch. des Eaux-Vives 33,
1752 Villars-sur-Glâne
- Membres: Mgr Peter **Späni**, recteur de la basilique,
rue des Chanoines 5, 1700 Fribourg
Rd Père Christophe **Stulz**, chancelier de l'Evêché,
Couvent des Cordeliers, rue de Morat 6,
1700 Fribourg
Roger **Anthonioz**, architecte, ch. des Rosiers 1,
1700 Fribourg
Auguste **Girod**, Bonnstrasse 11, 3186 Düringen

* = membres de la Commission financière

Rédaction: Professeur Alfred A. Schmid, Fribourg

La photographie de la couverture représente le détail d'une aquarelle de J.J. Sperli d'après un dessin de A.D. Schmid, publiée en 1837 à Bâle. Elle a été gracieusement mise à disposition par le Service de l'Inventaire des Biens culturels du canton de Fribourg.

La photo p. 9 a été mise gracieusement à disposition par son auteur, M. Léon Schultheiss, Fribourg

Imprimerie Saint-Paul, Fribourg